

## SIGNATURES

ISBN : 978-29561316-94

Extrait

### 1

La sonnerie du téléphone fixe déchira le silence feutré de l'appartement. Claire Lensac sursauta. La tasse qu'elle tenait entre ses doigts parfaitement manucurés lui échappa. Son contenu, un thé vert bio de Ceylan, se répandit sur le marbre blanc de la cuisine. Les éclats de porcelaine filèrent sous les meubles pour se cacher, ne pas déranger l'ordre irréprochable que M<sup>lle</sup> Lensac entretenait dans son trois-pièces. Ce téléphone n'avait dû sonner qu'une dizaine de fois depuis qu'elle avait emménagé ici – un modèle datant des années quatre-vingt qu'elle avait dégoté chez un antiquaire. Troublée, elle traversa le salon et décrocha le combiné en bakélite.

– Oui ?

Pour réponse, elle n'eut que le silence.

– Allô ? insista-t-elle.

Un silence abyssal.

Après un long, trop long moment, la voix d'un homme s'éleva enfin :

– Bonjour, Claire.

Elle hésita, interloquée par ce timbre étranger sur lequel elle ne parvenait à mettre aucun visage :

– Qui est à l'appareil ?

Encore ce même silence oppressant.

– Allô ?! répéta-t-elle, sentant son cœur battre plus fort.

– Est-ce que tu es seule, Claire ?

Un froid glacial parcourut ses veines. Non, Claire n'était pas seule. Son chat l'observait depuis le canapé d'un air détaché. Sa main se crispa sur l'appareil.

– Qui êtes-vous ?

– On ne se connaît pas.

Et il ajouta :

– *Pas encore.*

Elle mit aussitôt fin à la communication et resta pétrifiée, à fixer le vide devant elle, se demandant si elle ne ferait pas mieux de composer le 17 pour signaler l'appel d'un harceleur. Sa main saisit le téléphone. Elle hésita, réfléchit un instant et conclut que les policiers n'auraient rien à faire de son cas, qu'ils l'éconduiraient sans politesse, occupés par des affaires beaucoup plus graves. Elle raccrocha et tâcha de reprendre le contrôle de ses émotions.

À peine eut-elle le temps de se retourner et de faire deux pas que la sonnerie s'éleva dans son dos. Elle tressaillit et s'immobilisa. *Drrriinnng...* Serra les poings et se força à s'éloigner, regagna la cuisine d'un pas mal assuré. *Drrriinnng... drrriinnng...* Ses doigts froids saisirent avec maladresse une autre tasse dans le meuble en tek. Tasse qu'elle manqua encore de laisser tomber. À chaque sonnerie, son corps s'agitait d'un sursaut incontrôlable.

– C'est pas possible, il va insister combien de temps ?!

Elle ne bougea plus et attendit, les doigts figés dans sa chevelure, le cœur serré. Au bout d'un moment interminable, le téléphone se tut. Elle put respirer à peu près normalement, redoutant que cela recommence.

Mais ce ne fut pas le cas.

Elle recomposa alors comme elle put le cours de sa matinée. Pendant une semaine elle était en congé, et

aujourd'hui elle avait prévu de faire du shopping. Elle s'assit et tenta d'apprécier son thé, mais, telle une effraction mentale, la voix de l'inconnu avait forcé les portes de son esprit. Impossible de l'en faire sortir. Ce n'est pas le genre de chose qu'on peut effacer de façon instantanée, comme on appuie sur la touche *Suppr* d'un clavier d'ordinateur. Elle termina sa tasse et s'activa pour s'occuper, se dévêtit de son peignoir, jeta un regard furtif sur son corps nu dans la glace de sa chambre plongée dans la pénombre. Enfila une culotte de soie blanche et un soutien-gorge assorti, y ajusta ses seins, fit un effort pour dessiner un sourire sur son visage gracile. Les pensées se remirent à fuser dans sa tête comme au soir d'un 14 juillet. Elle ne put s'empêcher de déduire que cet homme l'avait probablement déjà approchée, qu'il lui avait même peut-être déjà parlé... Qu'il avait essayé de la séduire. Qu'il n'avait pas insisté quand elle avait repoussé ses avances. Qu'il ruminait maintenant. Qu'il grognait en se masturbant tout en pensant à ses fesses... *Mon Dieu, non...* Qu'il l'épiait, peut-être ? Non, c'était impossible. Elle jeta un regard derrière le rideau d'une fenêtre. La vue du jardin des Tuileries, couvert d'un brouillard matinal, la rassura à peine. Son appartement était sans vis-à-vis. De l'autre côté des espaces verts s'étiraient les eaux paisibles de la Seine. Mais il savait où elle habitait. Ça, c'était certain, puisqu'il avait son numéro de téléphone fixe. *S'il recommence, j'appellerai la police... Non... je me rendrai en personne au commissariat pour déposer une plainte.* Elle passa un tailleur Chanel blanc crème et des talons aiguilles noirs à écailles croco de chez Prada. La peur avait un peu relâché son emprise pour céder la place à un début d'agacement. *Les hommes sont tous des détraqués.* Dans sa penderie, de ses doigts tremblants, elle chercha quelque

chose de douillet, sélectionna un manteau en fourrure de renard argenté qu'un de ses vieux amants lui avait offert, le passa et se regarda dans le miroir. Essayait une moue exaspérée. *Tous des salauds*. Elle se saisit de son sac à main du moment – un minuscule Gucci en cuir blanc – et déposa au passage un baiser sur la tête du siamois lové sur le canapé. Incarnation même de l'indifférence, le félin la regarda s'éloigner et quitter l'appartement.

Elle poussa la lourde porte en bois massif de son immeuble et arpenta le trottoir du passage couvert de la rue de Rivoli alors que le ciel grisâtre virait peu à peu au noir. Elle pressa le pas, remonta le col de sa fourrure, bifurqua à droite sous les arches de la rue de Castiglione. Un trajet qu'elle faisait depuis bientôt dix ans pour se rendre au travail. De chez elle, rue de Rivoli, à la joaillerie, place Vendôme. Une routine qui devenait affreusement monotone. De la caisse derrière le guichet, aux parures de bijoux exposées dans les vitrines blindées. De ses espoirs de trouver un jour l'homme qui l'emmènerait loin, très loin de la grisaille parisienne, à ses déceptions amoureuses. Sa vie n'était plus qu'une suite perpétuelle d'allées et venues sans finalité, qu'elle revêtait d'apparences élégantes, de bonnes manières empruntées, de robes chic pour dîners mondains ennuyeux à mourir. Et de la jeune femme qu'elle était encore hier, à la vieille fille qui s'inviterait bientôt, il n'y avait qu'un espace réduit, plein d'une résignation froide. Tout juste une poignée d'années qui s'écouleraient avec une régularité et une similitude horribles. Le temps n'est l'ami de personne. Il sait être sournois, se faire oublier, et vous enfoncer un poignard dans le dos quand vous pensiez l'avoir vaincu. Ou il se montre constant, très proche de vous, tel un ennemi attentif à votre souffrance.

La vie, finalement, ce n'est qu'attendre la mort. Et avec le sourire, s'il vous plaît.

De grosses gouttes de pluie commencèrent à s'écraser çà et là sur le bitume. Elle frissonna. Le grondement assourdi du tonnerre s'éleva au loin. À l'abri de la pluie sous les arches, elle s'attarda un instant devant des accessoires de mode disposés dans la vitrine d'une boutique de luxe, beaucoup trop chers. Elle reprit son chemin, tâchant d'afficher son insouciance habituelle, saluant d'un sourire des amies vendeuses. Toutefois, si l'une d'elles était venue l'embrasser, elle aurait tout de suite remarqué l'inquiétude sur ses traits. L'inquiétude et, juste en dessous, la peur.

*On ne se connaît pas, Claire...*

*Pas encore...*

Elle avait froid, maintenant. Ce matin, elle n'avait pas pris le temps de petit-déjeuner. Mais comment aurait-elle pu manger quoi que ce soit après l'appel de ce malade ? Les questions recommencèrent à affluer. Où donc cet homme avait-il bien pu l'approcher ? La joaillerie était sa seule vraie activité. Et, en dehors d'une dizaine de copines vendeuses, elle ne fréquentait personne. Lorsqu'elle sortait, c'était pour des soirées entre filles ou des repas de midi en compagnie de ces mêmes amies. Il y avait bien le club de fitness, où elle allait deux fois par semaine depuis le début de l'année – sa première bonne résolution pour 2021 –, toutefois elle était certaine qu'aucun homme ne l'y avait abordée. Qui pouvait être ce type ? La réponse à cette question était simple : un obsédé qui passait ses journées à appeler des femmes au téléphone, juste pour le plaisir de les harceler, de sentir la peur dans leur voix. En comparaison avec ces monstres qui violaient, torturaient et tuaient leurs victimes, celui-là était un agneau. Ou plutôt un porc. Oui. Un porc trop lâche pour approcher une

femme et tenter de fourrer son groin sous sa jupe. *Répuçant*. Elle frémit et décida de se changer les idées en entrant dans une friperie. Passa en revue des robes de style néo-hippie, très colorées. Le cœur n'y était pas. Et puis, de toute façon, elle ne mettait pas vraiment ce genre de fringues. Elle sortit de la boutique, dépitée. Ce type avait réussi à lui gâcher son shopping. Et ce temps pourri... il y avait de quoi se flinguer. Elle pesta, continua son parcours avec une boule au ventre, dut sortir son parapluie sous les gouttes qui tombaient de nouveau, passa devant un bar-glacier, y entra pour s'abriter, commanda quand même un thé et s'assit à une table.

Son Smartphone sonna au fond de son sac.

Deux femmes opulentes assises à côté interrompirent la dégustation de leur coupe de glace. Elles la regardèrent avec des yeux ronds et une expression placide, comme des poissons auraient observé un humain derrière le verre de leur aquarium. Comme si leurs portables à elles ne sonnaient jamais. Claire prit l'appel. C'était Ingrid, une collègue de chez Bvlgari. Ingrid était une star de cinéma qui n'avait pas encore tourné de film. Toutes les copines étaient persuadées qu'elle serait bientôt célèbre, et l'intéressée en était elle-même convaincue. Ingrid avait une petite voix aigüe qui évoquait à Claire le cri d'un écureuil.

– Ma chériiiiie, que fais-tu de beau aujourd'hui ?

– Je suis en congé pour quatre jours encore. En train de faire les boutiques.

– Ça n'a pas l'air de t'enchanter, dis donc.

Claire hésita à lui confier l'incident.

– C'est que... il m'est arrivé un truc dont je me serais bien passée.

– Quoi donc ?

- J’ai reçu l’appel d’un taré ce matin. Un harceleur.  
Elle évoqua les faits en s’étonnant du peu d’émotion que cela générerait en elle.
- Mais tu es allée à la police, j’espère.  
– Non. C’est tellement stupide.  
– Stupide ?!... Claire, il ne faut pas passer sur ce genre de chose. Ce type connaît ton adresse. Qui te dit que...  
– C’était juste un pervers qui se planquait derrière son téléphone, tu vois le truc ?  
– Si tu veux mon avis, tu ne devrais pas prendre ça à la légère. Va déposer une plainte.  
– Non. Écoute, j’ai pas envie de passer pour une gourde.  
– Mais tu es inconsciente, et si cet homme...  
– Ingrid, ce type est un lâche, et puis la police ne pourra rien faire de plus.
- Elle marqua une pause et reprit sans lui laisser le temps de répliquer :
- Bon, je vais profiter de l’arrêt de la pluie pour reprendre mon shopping. À plus tard, Ingrid.  
– Bye, ma chérie. Fais attention à toi.  
– Oui, ne t’inquiète pas. Bisous.

Son thé terminé, elle quitta le salon et arpenta la rue Saint-Honoré, dut ressortir son parapluie pour la énième fois, puis entra chez Cartier, où elle papota un bon moment avec Barbara. L’essentiel de leur discussion consista en une longue plainte de cette dernière sur sa procédure de divorce, sur le fait que les clients étaient de plus en plus rares et sur le constat logique qu’elle n’avait encore rien vendu de la matinée. Claire préféra ne pas évoquer sa mésaventure téléphonique, d’ailleurs Barbara ne lui en laissa pas l’occasion. Claire quitta son amie vers 10h30. Elle continua son lèche-vitrine et entra chez MaxMara, où

elle s'attarda devant des manteaux hors de prix pour finalement s'offrir un modeste foulard en soie. Sa matinée de shopping s'acheva chez Ikea City, où elle flâna longuement et se décida à faire l'acquisition d'un meuble d'appoint pour son salon. Elle effectua son paiement par carte bancaire à 11 h 27, prit rendez-vous directement avec le transporteur d'Ikea pour se faire livrer le meuble à 15 h 30 chez elle, le jour même. La caissière, Amandine Bertin, 21 ans, étudiante en droit, fut la dernière personne à l'avoir vue.